



MISSION  
MÉTROPOLITAINE  
DE PRÉVENTION  
DES CONDUITES  
À RISQUES

## CARREFOUR-PRÉVENTION

# Le « michetonnage » : face aux conduites à risques prostitutionnel(le)s, quelle prévention ?

SYNTHÈSE

Octobre 2015

Les 7 avril et 19 mai 2015, la MMPCR a réuni des professionnels issus d'horizons divers en les invitant à croiser leurs constats et regards sur un phénomène encore mal connu : le « michetonnage ». Pour introduire la réflexion, Liliana GIL, aujourd'hui éducatrice à l'Aide sociale à l'enfance en Seine-Saint-Denis, a présenté les résultats d'une enquête qu'elle a menée comme éducatrice de rue pour la Sauvegarde 93 à Stains et qu'elle a formalisée dans un mémoire intitulé « Le pigeon michetonné. La michetonneuse plumée... » portant sur une soixantaine de jeunes filles.

### Co-animation :

**MEUNIER Emmanuel**, MMPCR ; Liliana Gil, ASE, Ile-Saint-Denis

### Participants :

**AMOURA Hayat**, Educatrice, Jeunesse feu vert, Epinay-sur-Seine

**ARCHAMBAULT Mathilde**, Responsable de l'équipe éducative, Hors la rue, Montreuil

**BAUDRY Katia**, Coordinatrice, Rue et Cité, Montreuil

**BELGHERRI Noria**, Chargé d'actions en charge de la prévention de la violence, Mission Prévention Violence à l'Ecole, CG 93

**BELLIER Elise**, Chargée de prévention, association Charonne, Paris

**BELMER Christelle**, Educatrice, SEAT PJJ, Bobigny

**D'EAU Bénédicte**, Psychologue, PAJ de Saint-Denis

**DIOP Maïmouna**, Directrice, LEA, Montreuil

**FRENEUIL Florent**, Psychologue, CRIP, CG 93, Bobigny

**FONTAINE Séverine**, Déléguée du Préfet, Préfecture de Seine-Saint-Denis, Stains

**GUERROUJ Samira**, Educatrice PJJ, SEAT

**KOVACEVIC Zorica**, Directrice, APCIS, Stains

**MEYZINDI Sandrine**, Educatrice, Sauvegarde ADSEA 93, Stains

**RONDEL Bénédicte**, ETAP'ADO, Pantin

**SARH-ROUNY Nassima**, Educatrice, Jeunesse Feu Vert, Ile-Saint-Denis

**SAVARIT Anne**, Directrice / Psychologue, Amica MDA, Montfermeil

**ZEMMOURI Aldric**, Chargé de projet sur le pôle Prostitution, Charonne, Paris

**RAYNAL Florence**, Journaliste, rédactrice des comptes-rendus :

## I. Le *michtonage*, une conduite à risques prostitutionnel(le)s



### 1. L'exposé de Liliana Gil

Une dégringolade rapide

### 2. Débat entre les acteurs présents



A) A la recherche d'un hypothétique profil commun

Une estime de soi dégradée

Un imaginaire nourri par le luxe et l'hyper sexualisation, qui favorise des sexualités anomiques.

En amont, une mécanique traumatique

Entre recherche du Prince charmant et conception utilitariste de la sexualité



B) Le *michtonage*, entre séduction vénale, sexualité débridée et prostitution

Prostitution ? Rien à voir !

Le risque prostitutionnel

Mineures, donc victimes



C) Des réponses insuffisantes

Des dispositifs de répression peu efficaces

Deux poids, deux mesures ?



## II. Quelle prévention ?



### 1. Exposé de Liliana Gil

Tisser une relation solide

Des lieux d'expression

Aider à rebondir

### 2. Débat entre les acteurs présents



A) Construire les liens de confiance et créer des outils de médiation

Un engagement total... au risque de l'usure

Faciliter la verbalisation



B) Lever les résistances des professionnels

Dépasser les blocages face à la sexualité

Développer les partenariats



C) Travailler avec les familles, les filles... et les garçons

Avec les familles

Avec les filles... et les garçons



# I. LE MICHETONNAGE, UNE CONDUITE A RISQUES PROSTITUTIONNEL(LE)S

## 1. L'exposé de Liliana Gil

Des jeunes filles en quête d'amour. C'est ainsi que Liliana Gil qualifie d'emblée les mineures engagées dans des conduites de michetonnage et qu'elle a rencontrées à Stains, où elle exerçait alors en prévention spécialisée. « *Leur seule préoccupation, ce n'est ni l'école ni ce qui se passe à la maison ou dans le quartier, ce sont les histoires de garçons* », constate-t-elle, lorsqu'elle rapporte la période qui a précédé leur entrée dans des conduites de michetonnage. Pour voir leur petit copain, sensiblement du même âge qu'elles ou légèrement plus âgé, ces mineures commencent à découcher. Puis le phénomène s'emballe. S'ensuivent un moindre investissement dans la scolarité, des conflits avec les parents, des fugues. Mais, à 14 ans, l'hébergement chez les copines ne dure qu'un temps. Seule ou accaparée par d'autres adolescentes déjà engagées dans certaines pratiques, la mineure s'organise pour faire face aux difficultés de l'errance. « *Elle va s'apprêter pour passer une soirée dans un bar à chicha, par exemple, puis attendre de se faire payer un verre par un homme. Cet adulte, souvent beaucoup plus âgé qu'elle car l'argent compte, lui paiera ensuite une nuit d'hôtel pour qu'elle puisse dormir* », détaille Liliana Gil. Dans un premier temps, la rencontre revêt — jusqu'à un certain point — les apparences d'une relation amoureuse. Ces mineures en errance prétendent manipuler des « pigeons » qui vont couvrir leurs besoins les plus impératifs : manger, dormir, se vêtir, sortir, communiquer... et elles en sont fières. Le micheton est considéré comme une « victime » à maîtriser. « *Elles le séduisent, le font tourner en bourrique, lui parlent mal. Elles ramènent même des copines pour attester de leur réussite, montrer qu'elles sont avec un homme beau, qui a de l'argent, une voiture, qui les sort à Paris... et qui ferme sa bouche. Quant au discours qu'elles tiennent sur lui c'est "je vais lui pomper son fric", "le saigner"...* », témoigne l'éducatrice. En réalité, c'est plutôt lui qui manipule la jeune fille puisqu'elle lui est rapidement redevable. En échange de ses largesses, « *il a quelqu'un qui peut assouvir tous ses désirs sexuels, même si ce n'est pas dit comme ça* », poursuit l'éducatrice.

### Une dégringolade rapide

La jeune fille s'engage dans un processus qui la conduit vers une forme de déchéance. Elle se sent de plus en plus mal, ne va plus à l'école, développe des addictions (alcool, cannabis...). « *Elle peut se michetonner aussi contre ce qu'à Stains, on appelle "la formule" : un « panier » composé de shit, de feuilles, de cigarettes, de vodka, de jus d'orange... et de Kinder* », rapporte Liliana Gil. Tout, en fait, est négociable : téléphone portable, vacances, chaussures, sacs... Dans leur mal-être, des jeunes-filles peuvent s'automutiler, multiplier les IVG, prendre 10 kilos en deux mois ou en perdre 15, faire des tentatives de suicide... « *Globalement, on les ramasse à la petite cuiller. Ce sont des enfants, elles n'ont pas les épaules pour supporter ça. On oublie souvent leur âge tellement elles se conduisent comme des "grandes"* », pointe-t-elle.

Les parcours de ces jeunes filles sont différents et les profils de ces dernières très variés. Elles n'ont pas le même âge, ni la même culture, ni des familles semblables. Certaines sont des enfants très désirées, d'autres sont en rupture avec leur père, certaines sont fille unique et d'autres encore appartiennent à une nombreuse fratrie. Si elles habitent le même quartier, elles ne michetonnent jamais sur place et ne se côtoient pas forcément. Enfin, elles ne présentent pas toujours de signes de trauma apparent. Leur seul point commun : une première expérience sexuelle « foireuse ». « *Cela ne correspond pas du tout à ce qu'elles avaient imaginé, la version des « films »...*, relate l'éducatrice. *Parfois, ça se passe à la sortie du collège ou dans un bâtiment proche, parfois c'est assez brutal, elles ont eu très mal... De plus, l'être, qu'elles disaient aimer, les a quittées dès le lendemain et a passé le mot à d'autres garçons les invitant à profiter d'elles. Comme si leur corps appartenait à tout le monde !* »

Dans l'argot classique, « michetonner » désigne des situations très diverses. Il peut s'agir de séduire pour gagner de l'argent ou se faire payer des choses, de se prostituer occasionnellement ou d'être entretenue en échange de relations sexuelles, de se prostituer pour s'offrir du superflu ou encore, dans le cas d'une prostituée, d'entretenir des relations suivies et quasi exclusives avec un seul client ou de vivre habituellement chez lui<sup>1</sup>.

<sup>1</sup> Voir "michetonner", "michetonnage", "michetonneuse & michetonneur" dans le BOB, dictionnaire d'argot & français familier : <http://www.languefrancaise.net/bob/detail.php>

## 2. Débat entre les acteurs présents

### A) A la recherche d'un hypothétique profil commun

#### Une estime de soi dégradée

Une première expérience sexuelle « foireuse », une réputation entachée, une immense quête d'amour déçue... Pour ces jeunes filles dont les pratiques oscillent entre séduction vénale et prostitution, l'histoire semble d'abord le reflet d'un manque d'estime de soi. « C'est « je ne vauds rien ; je brade mon corps », résume Bénédicte Rondel, chef de service à Étap'Ado, à Pantin. Beaucoup d'adolescentes de 13 à 17 ans, qui s'exposent sur leur page Facebook peu vêtues et en adoptant des poses suggestives, sont saisies par l'étonnement quand on leur dit qu'elles valent quelque chose. Il y a un « désamour de soi très fort », confirme Zorica Kovacevic, directrice de l'Apcis à Stains. Le regard porté par les parents est parfois en cause. « Des gamines se font traiter dès le plus jeune âge de "pute", de " salope", au quotidien. Ça devient leur premier prénom. Si les parents les ont déjà cataloguées comme des filles pouvant aller avec n'importe quel garçon, en le faisant, elles ne font que leur obéir », observe Bénédicte Rondel. En recevant des cadeaux, d'un coup, ces jeunes filles ont le sentiment d'avoir de la valeur. C'est « je compte pour lui, donc je vauds quelque chose ». Pour redorer leur estime de soi ternie, elles misent aussi sur leurs capacités de séduction et leur attractivité sexuelle. « C'est "ouvrir la bouche, écartier les jambes, ça, je sais faire. Pour ça, on me désire, là j'ai une vraie capacité". Quand elles commencent, ça les rebooste. Ce n'est qu'après qu'elles comprennent que ça peut être un business », assure Nassima Sarh-Rouny, éducatrice spécialisée à Jeunesse Feu vert, à l'Île-Saint-Denis.

#### Un imaginaire nourri par le luxe et l'hyper sexualisation, qui favorise des sexualités anormales.

Se faire offrir des produits de luxe restaure un peu le narcissisme de ces mineures. « Aujourd'hui, pour être, il faut avoir ; et pour valoir beaucoup, il faut avoir des choses chères. Ces jeunes filles s'inscrivent dans cette logique et veulent des marques », analyse Christelle Belmer, éducatrice à la Protection judiciaire de la jeunesse à Bobigny. Dans une société de l'hyperconsommation, les tentations sont partout : clips, télé, publicités... Pour ces mineures, en proie à maintes difficultés, souvent en échec scolaire et sans projet d'avenir, la « réussite » « passe par la recherche de l'appropriation de tout ce qui fait rêver. Ces jeunes ont une revanche à prendre et avoir va les faire être », complète-t-elle. On assiste par ailleurs, relève Emmanuel Meunier, chef de projets à la MMPCR, à un phénomène « d'hypersexualisation<sup>2</sup> des messages publicitaires de l'industrie du luxe et de la beauté ». L'imaginaire de ces enfants est aussi alimenté par la pornographie de plus en plus présente et accessible partout, dont les codes sont stéréotypés : des garçons musclés, hyper performants et doués, des filles toujours disponibles et acceptant tout, codes qui transmettent une image déformée de la sexualité. « Quand on est bercé là-dedans, cela fausse complètement les repères, la conscience de ses limites, de l'intime... », souligne Bénédicte Rondel.

Anne Savarit, psychologue, responsable de la Maison des adolescents de Montfermeil et du PAEJ Amica de Clichy-sous-Bois, s'inquiète des effets de ces discours sur les plus jeunes. « On voit des comportements inimaginables il y a quelques années de la part de garçons comme de filles et ce dès l'âge de 10 ou 11 ans », témoigne-t-elle. Une évolution que confirme Bénédicte D'Eau. « À Saint-Denis, nous avons récemment appris que des gamines de 10 ans avaient violé des garçons dans un internat. Des institutions deviennent ainsi des endroits où peuvent se rejouer des pratiques sexuelles à

<sup>2</sup> La notion d'hypersexualisation a été développée par une coalition de mouvements féministes et de mouvements de consommateurs canadiens. L'hypersexualisation se distingue de la « sexualisation » des messages publicitaires (communiquer sur le fait que tel produit est « destiné » aux filles, aux femmes, aux garçons, aux hommes). Le Centre de recherche et d'information des organisations de consommateurs canadien en propose cette définition : « L'hypersexualisation consiste à donner un caractère sexuel à un comportement ou à un produit qui n'en a pas en soi. C'est un phénomène de société selon lequel de jeunes adolescentes et adolescents adoptent des attitudes et des comportements sexuels jugés trop précoces. Elle se caractérise par un usage excessif de stratégies axées sur le corps dans le but de séduire et apparaît comme un modèle de sexualité réducteur, diffusé par les industries à travers les médias, qui s'inspire des stéréotypes véhiculés par la pornographie : homme dominateur, femme-objet séductrice et soumise » (2011).

*risques !* », s'alarme-t-elle. Nombre de jeunes semblent n'avoir aucune connaissance de tout ce qui touche à la sexualité comme aux sentiments. « *Ils n'y ont pas été éduqués et quand ils l'ont été un peu, c'est de façon scindée*, déplore Anne Savarit. Or, chez l'humain, on construit sa relation au sexuel sur son rapport à l'affectif dans l'enfance, aux émotions, à la sensualité. Si tout cela a été mis de côté et qu'en plus, le seul regard possible est déformé par la pornographie ou l'hypersexualisation, on aboutit forcément à des abus. » C'est ainsi qu'une gamine de 14 ans s'est fait violer par les deux cousins de son petit copain. « *Elle le connaissait depuis un mois, était folle amoureuse de lui. Après avoir refusé d'aller plus loin, elle a fini par accepter. Ce jour-là, il est venu avec ses cousins...* », témoigne-t-elle.

## En amont, une mécanique traumatique

Un faisceau d'indices autorise à penser que les michetonneuses pourraient avoir en commun d'avoir subi un événement traumatique. Une première relation sexuelle « *foireuse* » et l'exposition précoce à la pornographie se révèlent déjà des sources potentielles de psycho-traumatisme. « *Quand les enfants ont accès à cette dernière dans leur milieu, ils sont dans l'incapacité de gérer les images qu'ils voient* », explique Florent Freneuil, psychologue à la Crip de Seine-Saint-Denis. Par ailleurs, la multiplicité des conduites à risques constatées chez ces jeunes filles est à interroger : « *cela peut être le signe d'un psycho-trauma vécu avant et qu'elles vont essayer d'endiguer de cette manière. Les enfants qui se scarifient, par exemple, disent qu'ils se font du mal pour se faire du bien. Il s'agit d'automutilations à répétition traumatique. Les conduites compulsives avec l'alcool et le cannabis vont dans le même sens* », développe-t-il. De même, les IVG multiples, le fait de ne pas se protéger... peuvent résulter d'un vécu de violences sexuelles à un âge précoce.

Les symptômes psycho-traumatiques peuvent parfois être mal interprétés et confondus avec une psychopathologie. « *Le trauma clive la personne, la dissocie en permanence et peut générer une alternance de phases d'euphorie, d'emballlement, puis d'épisodes dépressifs* », précise Florent Freneuil. Une telle alternance a été repérée par Zorica Kovacevic, notamment chez des adolescentes issues de familles apparemment sans problèmes, mais qui, après l'entrée au collège et la rencontre avec une fille plus délurée, tombent dans l'excès et la surenchère, d'abord avec le shit puis avec le sexe. « *Il y a comme une espèce de "bipolarité". Ces adolescentes enchaînent des phases d'appétence sexuelle très forte, de michetonnage encore gérable puis, d'un coup, elles multiplient les sexy-parties, sont dans le multipartenariat ; vient ensuite une phase dépressive où l'on peut reprendre le dialogue* », témoigne-t-elle. S'il n'est pas possible de dresser un profil-type des michetonneuses, repérer les facteurs d'exposition à un risque d'aller vers des pratiques de michetonnage et/ou de prostitution paraît judicieux. « *Souvent, résume le psychologue, cela découle d'un fort manque affectif. Le facteur commun se trouve dans le processus familial lui-même* », dans lequel s'originent les failles intérieures de ces jeunes filles.

## Entre recherche du Prince charmant et conception utilitariste de la sexualité

L'attitude des michetonneuses renvoie aussi à la question de la promotion sociale des femmes via la sexualité. « *Ces jeunes sont entre l'idéal du Prince charmant, qu'on pigeonne au passage, et un désir de promotion sociale. Au XIXe siècle, le mariage bourgeois était déjà en lui-même une certaine forme de prostitution* », pointe Séverine Fontaine, déléguée du préfet pour la ville de Stains, qui s'interroge sur la pertinence du mot « prostitution » appliqué à ces pratiques. « *Des tas de personnes dans la société civile vont se choisir un bon parti, or un bon parti, c'est un micheton qui ne dit pas son nom !* », poursuit-elle.

Le michetonnage est-il une pratique spécifique aux classes populaires ? Cela semble être le cas pour Zorica Kovacevic qui ne l'a « *jamais retrouvé ailleurs que dans les quartiers ou dans des territoires ruraux très isolés* ». Pour d'autres participants cependant, le phénomène concerne, sous différentes formes, d'autres catégories de la population. « *Le michetonnage relève peut-être d'un certain monde mais la question d'une sexualité de service existe dans d'autres catégories sociales. Les gamines que l'on voit dans des conduites à risques appartiennent pour beaucoup à la petite classe moyenne pavillonnaire* », observe Anne Savarit.

Les milieux les plus huppés n'y échappent pas. « *Une enseignante exerçant dans le 16<sup>e</sup> arrondissement parisien s'est retrouvée avec des élèves qui effectuaient des fellations dans les toilettes car, dans les classes socio-économiques*

élevées, il y a des strates et pour accéder à la strate supérieure, cela passe aussi par ça. Pour ces filles cependant, il ne s'agit pas là de relation sexuelle puisque ce n'est pas génito-génital... Cela reste du service », explique Élise Bellier, chargée de projets à l'association Charonne au pôle prévention et à la consultation jeunes consommateurs. Selon les milieux, de telles pratiques sont néanmoins plus ou moins visibles et repérables. Surtout, leurs conséquences ne sont sûrement pas les mêmes. « Cela génère sans doute moins de prises de risques et moins de vagues là où il y a plus de ressources permettant de rebondir », analyse Aldric Zemmouri.

Dans les quartiers populaires, plusieurs facteurs favorisent la vision utilitariste de la sexualité, dont les professionnels doivent tenir compte. Économie de la débrouille, absence de perspectives, souffrance sociale et/ou psychique... sont parmi les explications. « Si ces jeunes filles existent à travers ce symptôme, c'est notamment parce qu'elles n'existent pas ailleurs. Elles n'ont pas de bagages, pas accès à une formation, à part être mères ou se prostituer, elles ont peu d'alternatives. Derrière elles, il n'y a tellement rien qu'elles n'ont plus que leur corps comme ressort », estime Bénédicte D'Eau. Pour la psychologue, c'est aussi comme si ces mineures « cherchaient une conduite antisociale pour être reconnues dans leur douleur ». Leur environnement social et familial les incite aussi à se projeter autrement dans la sexualité. « Quand on fait de la formation, on entend souvent dire que c'est un non-respect de soi mais ces jeunes filles ne mettent pas la même chose dans la sexualité. Pour elles, c'est un moyen, tout comme peut l'être un mariage avec un homme riche. Préserver l'amour, etc., il y a des gens très loin de ça, il faut pouvoir l'entendre », témoigne Aldric Zemmouri. Autour de ces jeunes, les mariages forcés, les mariages arrangés, même s'ils ne sont pas tous malheureux, voire la polygamie, ne concourent pas à les sortir de cette perspective. « Du jour au lendemain, on leur dit voilà ton keum, tu vas vivre avec cet inconnu, écarte les jambes, il va te nourrir car tu ne travailles pas... on n'est pas très loin de la prostitution ou, disons, de l'échange économico-sexuel », résume Zorica Kovacevic.

## **B) Le michetonnage, entre séduction vénale, sexualité débridée et prostitution**

### **Prostitution ? Rien à voir !**

Comment qualifier ces pratiques ? Pour accompagner correctement le phénomène du michetonnage, il convient de le penser en amont, de s'accorder sur une définition et de voir précisément ce qu'il recouvre dans son ensemble. Est-ce tout d'abord de la prostitution ? Les intéressées, elles, ne veulent pas se laisser assimiler à des prostituées. « Elles refusent ce stigmate. La prostitution, pour elles, ça renvoie à faire le tapin, or elles ne font pas le tapin », remarque Séverine Fontaine. Quand un éducateur souligne la dimension prostitutionnelle de certains agissements (sexualité contre compensations matérielles), « elles sautent au plafond. C'est : "Je ne suis pas une pute !" C'est inentendable pour elles. C'est difficile de travailler sur ça avec elles », confirme Christelle Belmer. Utiliser la notion d'échanges économico-sexuels<sup>3</sup>, plutôt que celle de prostitution, est peut-être une piste à travailler. « Elle permet d'éviter l'opposition argent/pas argent. On est là davantage dans la question du don et de la dette autour de la prestation sexuelle et l'échange de services », défend Aldric Zemmouri, psychologue chargé de projet sur le pôle prostitution à l'association Charonne, à Paris.

Le michetonnage conduit-il à la prostitution ? Rien ne permet aujourd'hui de l'affirmer. « Aucune des gamines que j'ai vues dans ces pratiques depuis 5 à 10 ans, n'a franchi le pas de devenir prostituée », relève la directrice de l'Apcis. Des cas de passage ponctuel par la prostitution ont cependant été repérés. « Une jeune fille qui avait commencé comme ça, tout doucement, dans des relations de l'ordre de l'échange, a fini par aller très mal et par se prostituer dans un foyer

---

<sup>3</sup> La notion d'échange économico-sexuel a été proposée par Paola Tabet, professeure d'anthropologie à l'Université de la Calabre (voir "La grande arnaque. Sexualité des femmes et échange économico-sexuel", Paris, L'Harmattan, Bibliothèque du féminisme, 2004). Pour P. Tabet, la prostitution (le rapport sexuel tarifé) n'est qu'une forme particulière d'échange asymétrique entre hommes et femmes. Elle montre qu'il y a, selon les époques et les sociétés, diverses formes de "compensation masculine" (don, argent, prestige, statut social, promotion) données en échange d'une prestation sexuelle féminine. Quelle que soit la forme prise par cette compensation, l'échange s'inscrit à l'intérieur d'un rapport de domination, puisque c'est toujours la femme qui est assignée à donner un « bienfait » sexuel en échange du « bienfait » matériel donné par l'homme.

*Sonacotra* », témoigne Liliana Gil. D'autres ont réussi à abandonner le michetonnage, au moins un temps, suite à une maternité ou à une maladie grave. Certaines, rares, qui ont beaucoup « pigeonné », voire qui ont même « maquerellé » d'autres jeunes filles en fugue en les mettant à disposition de cabarets, sont devenues des « docteurs ès-michetonnage », selon l'expression de Zorica Kovacevic. « *Ce sont des virtuoses. Elles assument totalement leurs pratiques. Elles ont d'abord été victimes, ont traversé tout ça, et, à 25 ans, aujourd'hui, elles revendiquent une sexualité débridée tout en menant, en parallèle, une vie officielle avec mari et enfant. Elles ne sont plus à proprement parlé en danger, dans la conduite à risque* », assure-t-elle.

## **Un michetonnage version séduction**

### **Témoignage de Katia Baudry, coordinatrice à l'association de prévention spécialisée Rue et Cité, à Montreuil**

« À Montreuil et en périphérie, la grosse majorité des jeunes filles concernées par le michetonnage sont en très grande fragilité sociale. Elles vivent dans des familles monoparentales, subissent une grande précarité économique et relationnelle et sont en quête d'une reconnaissance dont elles ne bénéficient pas dans leur première sphère de socialisation, autrement dit la famille. Elles tentent donc de la chercher ailleurs et en particulier via les réseaux sociaux. On repère le glissement vers un michetonnage version séduction en classe de 5e-4e. Nous voyons des mineures de 12 ans se vendre sur la Toile en se faisant passer pour des filles âgées de 17 ou 18 ans. À cette fin, elles se travestissent littéralement. Elles sont à la recherche d'hommes affichant une forte virilité. Elles ne s'intéressent ni aux blédards, ni aux étudiants, mais plutôt aux bad boys, dealers ou autre. Quand on les voit avec des chaussures Louboutin ou une nouvelle robe, on essaie de les prévenir que leur mec, plus âgé qu'elles, ne va pas se satisfaire longtemps d'un simple merci. Elles répondent alors : "T'inquiète, je gère !". Souvent, elles se retirent dès que la relation s'oriente vers le sexuel. Pour faciliter cela, elles vont chercher des garçons très loin, qu'elles attrapent dans la rue et non dans des cafés, et elles leur donnent une fausse identité, persuadées qu'ainsi, ils ne pourront pas les retrouver. Le plus inquiétant est qu'à force de se travestir, l'image virtuelle prend le pas sur l'image réelle et que ces gamines perdent complètement le contrôle de leur identité et se mettent en grande difficulté. Des jeunes filles entrées dans le michetonnage en arrivent même parfois à se mettre en échec scolaire pour ne pas changer d'établissement de peur que l'on s'aperçoive qu'elles ont menti sur leur âge. »

## **Le risque prostitutionnel**

La situation dans laquelle se trouvent ces mineures : rupture, fragilité sur le plan social... sont des facteurs de vulnérabilité qui les exposent à de forts risques d'entrer dans la prostitution. La nécessité économique s'impose à elles, quand elles sont en errance et en fugue. Elles sont exposées à l'emprise de la mise en dette. Non seulement, les mineures peuvent se sentir symboliquement redevables vis-à-vis de l'homme qui paye « pour elles », mais elles peuvent aussi être matériellement endettées et avoir besoin très rapidement d'argent.

La banalisation des échanges économico-sexuels dans certains quartiers, sur fond d'économie de débrouille, est aussi un facteur de risque. Au Clos Saint-Lazare, à Stains, 42 % des ménages qui ont un enfant scolarisé sur le collège du secteur sont des familles monoparentales (des femmes pour beaucoup issues de la communauté antillaise, qui constitue la population majoritaire du quartier). Des mamans peuvent très bien aller danser le week-end, ramener un homme et accepter qu'il paye la facture EDF qui traîne sur la table de chevet... « *Elles ne l'ont pas levé pour qu'il règle la facture mais l'occasion fait le larron... Elles disent : c'est normal, je suis toute seule avec mes gosses, un coup de main, ça ne fait pas de mal... Elles ne parlent pas de prostitution* », évoque Zorica Kovacevic. De même, à la Goutte d'Or, nombre de mères de famille arrondissent régulièrement leurs fins de mois grâce à une prostitution occasionnelle, en particulier facilitée par Internet. Mais, là aussi, ces femmes adultes refusent la qualification de prostituées. « *La question de l'identité prostituée ne se pose pas non plus. D'ailleurs, les messages de prévention ciblés en ce sens ne passent pas* », relève Aldric Zemmouri.

Un mélange de conduites prostitutionnelles et de michetonnage est aussi constaté chez des garçons. « À la gare du Nord, les jeunes mineurs roumains avec lesquels nous travaillons sont dans des pratiques à cheval entre prostitution et michetonnage », témoigne Mathilde Archambault, responsable de l'équipe éducative de l'association Hors la Rue, à Montreuil. De l'argent est en effet remis contre des prestations sexuelles « mais certains rapports vont au-delà de la passe : restaurants, week-ends en Belgique, vacances... Il y a un pigeon, un homme plus âgé, mais on est aussi parfois dans une relation un peu amoureuse », poursuit-elle. Les liens entretenus se révèlent ainsi beaucoup plus complexes et ne peuvent se résumer à la seule fourniture d'un service sexuel. « Avec le michetonnage, les pratiques ne sont pas toujours claires et elles peuvent vite évoluer », analyse-t-elle. Leur ampleur et la façon dont les professionnels les appréhendent varie aussi en fonction des territoires.

## Mineures, donc victimes

Définir ces pratiques implique de remettre en avant la notion de victime. Parce qu'elles vont au-devant de ces hommes, « on pourrait tendre à enfermer ces jeunes filles dans des positions de coupables. Or ce n'est pas parce que ce sont elles qui vont chercher ces hommes qu'elles le sont. Quand d'autres gamines de 13 ans subissent des abus sexuels de la part d'un adulte, on parle de pédophilie. Même si elles reçoivent des choses en échange, cela reste des enfants », insiste Hayat Amoura, éducatrice de prévention spécialisée à Jeunesse Feu vert, à l'Île-Saint-Denis. Le comportement de l'adulte tombe en effet sous le coup de la loi. Les hommes qui côtoient ces mineures ne peuvent de leur côté que se rendre compte de leur âge. « Même si, au début, ils pensent qu'elles ont 18 ans, ils comprennent forcément très vite, en discutant avec elles, qu'elles n'en ont que 13 ou 15 et ils profitent sciemment de la situation, voire l'encouragent », juge Florent Freneuil. Etre en compagnie d'une michetonneuse est perçu par ces hommes comme valorisant. « Une michetonneuse c'est quelqu'un de toujours apprêté et qui fait ce que l'on a envie », rappelle Liliana Gil. Des courants du rap vont d'ailleurs jusqu'à valoriser le michetonnage et le proxénétisme<sup>4</sup>. Dans le travail avec ces jeunes filles, le rappel de ce que dit la loi est essentiel.

### Ce que dit la loi :

Article 227-25 du Code pénal : Le fait, par un majeur, d'exercer sans violence, contrainte, menace ni surprise une atteinte sexuelle sur la personne d'un mineur de quinze ans est puni de cinq ans d'emprisonnement et de 75 000 euros d'amende.» (sur une mineure de plus de 15 ans, l'atteinte sexuelle exercée sans violence, contrainte ou menace n'est punie que si l'auteur dispose d'une autorité sur l'enfant - 227-27). Article 225-12-1 du Code pénal : Le fait de solliciter, d'accepter ou d'obtenir, en échange d'une rémunération ou d'une promesse de rémunération, des relations de nature sexuelle de la part d'un mineur qui se livre à la prostitution, y compris de façon occasionnelle, est puni de trois ans d'emprisonnement et 45 000 euros d'amende. Les peines sont portées à cinq ans et 75 000 euros en cas de mise en relation sur Internet (706-47 CPP). Rappelons que les footballeurs internationaux Franck Ribéry et Karim Benzema ont été relaxés, le jeudi 30 janvier 2014, par la XVIe chambre correctionnelle de Paris dans l'affaire Zahia Dehar. Il leur était reproché d'avoir eu recours aux services d'une prostituée mineure (16 ans) au moment des faits, au motif qu'aucun élément ne permettait d'établir qu'ils avaient connaissance de la minorité de Zahia, celle-ci ayant menti sur son âge.

<sup>4</sup> Parallèlement au développement d'un rap au style « bling-bling » (terme issu du jargon hip-hop et qui fait référence au bruit que font les chaînes en or portées de manière ostentatoire), style en rupture avec des formes antérieures, plus rebelles et contestataires, le rap US a valorisé l'image du proxénète comme figure de « réussite » matérielle et sexuelle. Par exemple, le rappeur Snoop Doggy Dogg a produit, en 2001, un film pornographique, dont il a composé la musique, intitulé "Diary of a Pimp" (« Journal d'un mac » - "pimp" signifie "souteneur" en argot américain). "P.I.M.P" est aussi le titre d'une chanson écrite par "50 Cent" et Kon Artis (album "Get Rich or Die Tryin", 2003), chanson qu'il a ultérieurement reprise avec Snoop Doggy Dogg, Lloyd Banks et Young Buck. Dans le rap français, cette tendance est moins présente. Lorsqu'il est inscrit dans la critique sociale, le rap critique la violence inhérente à la prostitution (par exemple, "Nid De Guêpes" d'Akhenaton, qui a été inspiré par Claudia Iliescu, prostituée originaire de Roumanie, morte assassinée à Paris). Néanmoins, Booba dans « Baby » (album "Panthéon", 2004) fait l'éloge de la michetonneuse.

## C) Des réponses insuffisantes

### Des dispositifs de répression peu efficaces

Si le rappel de la loi, dans sa valeur symbolique, est essentiel, le recours à la répression ne semble pas, quant à lui, très efficace dans ce contexte. Du côté de la justice, les réponses ne paraissent pas très satisfaisantes aux professionnels, qui ont également du mal à se repérer dans les méandres du droit. Ceux-ci peuvent ainsi constater la brutalité de situations vécues par ces jeunes filles et être confrontés à une appréciation juridique des faits parfois problématique. Pour qu'un acte soit reconnu comme un viol, par exemple, il faut qu'il corresponde à la qualification qu'en fait le code pénal. En l'espèce, il s'agit de « *tout acte de pénétration sexuelle de quelque nature qu'il soit, commis sur la personne d'autrui, par violence, contrainte, menace ou surprise* » (article 222-23) et de rien d'autre. Autrement dit, pointe Florent Freneuil, « *une fellation sur un petit garçon n'est pas un viol, c'est une atteinte sexuelle puisqu'il n'y a pas pénétration. Cela peut nous paraître aberrant car nous voyons les dégâts que cela cause mais, pour la justice, ce sera une fin de non-recevoir.* » Les juges travaillent en fait avec les outils dont ils disposent. Les magistrats ne sont de surcroît pas toujours bien formés à ces problématiques et semblent parfois « *tétanisés par la question du sexuel* », résume Emmanuel Meunier, chef de projets à la MMPCR. Les professionnels ignorent aussi souvent que tous les enfants peuvent déposer plainte, ce dans n'importe quel commissariat. « *Il n'y a ni limite d'âge ni aucune obligation d'être accompagné d'un parent. En cas de refus du commissariat, on peut demander le matricule du policier et le prévenir qu'on va envoyer la plainte directement au parquet, ce que celui-ci déteste* », conseille Florent Freneuil.

### Deux poids, deux mesures ?

Les réponses juridiques offertes aux parents des jeunes filles fugueuses sont aussi souvent fort limitées. Pour beaucoup, effectuer une déclaration de fugue se révèle une démarche très compliquée. Et le résultat n'est pas toujours garanti. Certaines brigades n'effectuent pas de véritable recherche. Pire : le cas de la jeune fille qui a fini par se prostituer au foyer Sonacotra. « *Elle avait effectué 14 fugues. Personne, à part son père, ne s'est jamais mobilisé pour la retrouver alors qu'on pouvait la pister. La brigade des mineurs nous a dit un jour qu'ils n'iraient pas la chercher car, pour eux, elle était "une chèvre", c'est-à-dire une personne qui va les aider à démanteler un réseau. À 15 ans !* », s'indigne Liliانا Gil. Selon les territoires, le travail avec les brigades des mineurs varie. Sur certains, les tensions entre policiers et travailleurs sociaux sont perceptibles. « *Ils sont dans une logique répressive et attendent des informations sur les clients, les lieux... Mais si on parle, on perd le capital confiance, et le contact est définitivement rompu avec la mineure* », explique Zorica Kovacevic.

On peut aussi se demander s'il n'existe pas de différence de traitement dans le contexte des quartiers populaires. « *Si ce n'était pas des filles de cité, ça réagirait un peu plus. Il y a derrière cela une dimension sociale, voire de discrimination ethnique* », estime Emmanuel Meunier. Les mineures issues de ces quartiers ne bénéficient pas en effet des mêmes protections. « *Si elles étaient franco-françaises, le tenancier du bar s'inquiéterait sans doute de leur âge. Là, soit on estime inimaginable que des jeunes filles noires ou maghrébines se conduisent ainsi et on en conclut qu'elles sont forcément majeures ; soit on juge qu'on peut profiter de ces filles-là, car la famille ne sera probablement pas là pour les protéger, même si ça débouche sur un viol, puisque leur comportement heurte la culture traditionnelle* », analyse-t-il. La dimension de genre ne semble par ailleurs pas anodine. Un point dont Katia Baudry est convaincue : « *On "investit" moins sur les filles que sur les garçons notamment car leurs passages à l'acte sont moins visibles, plus tournés vers elles-mêmes.* »

## II. QUELLE PRÉVENTION ?

### 1. L'exposé de Liliana Gil

« *Quand nous avons découvert que des jeunes filles "michetonnaient" — nous en avons identifié une soixantaine à Stains —, nous avons constaté à quel point nous étions démunis face à cette problématique complexe* », explique Liliana Gil, éducatrice spécialisée. Isolement, absence d'outils, sentiment d'expérimenter..., tel était le lot de l'équipe de prévention spécialisée intervenant sur la ville, au sein de laquelle elle travaillait. « *Nous avons d'ailleurs fait de grosses gaffes* », reconnaît l'éducatrice. Ainsi, persuadée de la nécessité de faire prendre conscience à une jeune fille que son comportement relevait de la prostitution, l'éducatrice l'a-t-elle reçue en entretien avec sa collègue Sandrine Meyzindi. À la sortie du local, la mineure a fait une tentative de suicide. « *Il lui a été insupportable d'entendre deux éducatrices à qui elle s'était un peu confiée lui renvoyer qu'à leurs yeux, finalement, elle était une pute. Pour elle, ce n'était pas de la prostitution mais un moyen d'échanger, de se valoriser, de tester sa capacité de séduction. Cela relevait de l'estime de soi et nous sommes venues tout casser...* », analyse-t-elle. Les liens de confiance ont alors été rompus pendant plusieurs mois.

#### Tisser une relation solide

La prévention spécialisée suppose d'aller vers les publics mais également de les laisser parfois venir à soi. Or ces jeunes filles aux problématiques multiples : michetonnage mais aussi manque d'estime de soi, addictions, soucis familiaux, précarité, histoires de réputation, échec scolaire... ne sont pas forcément dans la demande. Pour qu'elles acceptent de l'aide, il fallait trouver les moyens de les capter. L'idée a alors surgi de commencer par tisser de vrais liens et, à cette fin, de créer du souvenir. « *Pour cela, il fallait réussir à s'isoler avec elles ailleurs que sur le quartier ou aux alentours. Nous avons alors travaillé à des projets "bien-être"... en réponse à leur mal être* », résume Liliana Gil. Après-midi passée dans l'intimité d'un hammam, chantier, séjour en Croatie..., les projets mis en œuvre « *ont permis de libérer la parole et surtout de créer du lien* », assure-t-elle. Mais une telle démarche suppose que les travailleurs sociaux ne comptent pas leurs heures. « *On ne peut pas dire, il est 18 heures, on reprend le lien demain* », ironise l'éducatrice. Une approche efficace, mais pas toujours acceptée par la direction. « *On nous a rappelé qu'il fallait garder la bonne distance, se protéger, qu'en restant jusque 20 h ou en maintenant le portable de service allumé pour que ces jeunes filles sentent qu'elles peuvent compter sur nous, on n'était plus dans le professionnalisme...* », relate-t-elle. Mais de constater : « *Certes, nous avons pris des risques en nous protégeant moins, mais ça a marché. Cela nous a permis d'apporter une réponse à ces gamines.* »

#### Des lieux d'expression

Du projet « bien-être », d'autres ont découlé. Des groupes de parole conduits par des intervenants extérieurs ont été mis en place, notamment pour travailler avec les parents et pour que des mamans de toutes cultures puissent échanger entre elles, se donner des conseils entre pairs. Un atelier théâtre, essentiellement axé sur l'écriture et l'expression, a également été organisé une fois par semaine, auquel les jeunes filles ont, au fil du temps, de plus en plus régulièrement participé. « *L'objectif principal était que je les ai sous la main les vendredis soirs, jours de sortie, et que cela serve de lieu d'échanges* », résume Liliana Gil. Si elles n'ont pas conçu de pièce, les jeunes ont écrit sur des sujets variés, à partir de leur vécu : échec scolaire, départ au pays en guise de punition, racket d'un homme dans le métro par un groupe de filles... Les rôles étaient ensuite joués par d'autres. « *À l'atelier théâtre, elles étaient elles-mêmes alors que d'habitude, elles jouent un rôle, elles bombent le torse sur le quartier... Là, elles écrivaient sur leurs propres histoires, même si parfois cela partait dans tous les sens* », observe-t-elle. Certaines jeunes filles profitaient aussi de la tenue de l'atelier à ce moment fixe pour venir rencontrer une éducatrice. Afin de resserrer encore les liens, suite à cette activité qui a duré un an et demi, un voyage au Canada a été organisé.

## Aider à rebondir

Du travail mené avec les jeunes filles ressortent plusieurs constats : en particulier, tant qu'elles n'ont pas de demande, il faut les laisser aller au bout de leur expérience pour pouvoir les récupérer ensuite. « Avec ces conduites, elles sont parfois dans un tel sentiment de toute puissance du fait de l'image que leur renvoient les autres ou du désir qu'elles suscitent chez les hommes, qu'on sait qu'on n'arrivera à rien sur le champ, elles ne nous écouteront pas », pointe l'éducatrice. D'autre part, il apparaît que la prévention spécialisée dispose de certains atouts pour intervenir : absence de mandat, libre adhésion... « Ces jeunes filles comprennent vite que, si elles ne désirent pas venir, on ne les forcera pas. Du coup, elles viennent », poursuit-elle. Les liens créés sans contrainte dans le cadre des projets ont enfin aussi parfois permis d'accompagner ces mineures vers des institutions telle que l'ASE... avec plus ou moins de bonheur. L'absence de dispositifs adaptés à la problématique complexe de ces mineures se fait cruellement ressentir. En particulier, il manque des structures acceptant des fugueuses à répétition. « Certaines se mettaient tellement en danger qu'il était devenu inévitable de solliciter l'intervention de la protection de l'enfance. Mais alors, souvent, elles fuyaient dans les jours suivant le placement. Or, après une fugue ou deux, les structures n'en veulent plus », témoigne-t-elle. Seule une quinzaine de familles d'accueil en Seine-Saint-Denis acceptent vraiment ces mineures en les considérant « non pas comme des jeunes filles ayant des comportements prostitutionnels ou de michetonnage mais comme inscrites dans des sexualités débridées, précoces et des conduites à risques ». Ces familles parviennent à garder leur place et à ne pas être dans une logique de rupture. « Elles créent du lien, n'abandonnent jamais, et ça marche car les jeunes filles reviennent. Après une fugue, ces familles ne tiennent pas un discours de sanction mais cherchent plutôt à renforcer l'étaiyage de ces jeunes filles grâce à la présence de professionnels qui interviennent en fonction de leurs besoins », pointe-t-elle en évoquant la métaphore du trampoline<sup>5</sup>. Métaphore qui assimile la vie à une immense toile tendue dont les ressorts sont des ressources (famille, scolarité, réseaux d'aide, santé, insertion...) et qui suggère que plus les ressorts sont nombreux, mieux on rebondit ; et que plus ils lâchent, plus le risque de s'écraser s'accroît.

## 2. Débat entre les acteurs présents

### A) Construire les liens de confiance et créer des outils de médiation

#### Un engagement total... au risque de l'usure

Pour les jeunes filles dans le michetonnage, l'intensité du lien est en relation directe avec la quantité d'engagement du professionnel qu'elles ont en face. « Plus celui-ci s'implique au plan personnel, plus le lien s'opère. Ces gamines insaisissables ont besoin de preuves, de jauger l'investissement de cet adulte », estime Zorica Kovacevic, directrice de l'Apcis à Stains. Ainsi, une jeune fille, très arrogante, qui « maquerellait » d'autres mineures et dont la famille était en grande décomposition, n'a-t-elle accepté de nouer de vrais liens avec l'équipe que lorsqu'elle a vu l'aide spontanément apportée (repas, ménage...), dans le cadre d'une simple solidarité de voisinage, à sa mère au moment où celle-ci était alitée. « Elle a pu ainsi vérifier qu'on était des gens bien et elle a alors choisi son accompagnant », relate Zorica Kovacevic. Même constat au point accueil jeunes (PAJ) de Saint-Denis, où, selon Bénédicte d'Eau, psychologue clinicienne, ces jeunes créent aussi « du lieu ». « Elles viennent sur de l'urgence, vont aux toilettes pour se changer, squattent la cour, s'y défoncent... en créant quelque chose de l'ordre du "va-t-on s'inquiéter pour moi" », témoigne-t-elle. Ces mineures n'abordent pas directement leurs pratiques et sont surtout à la recherche d'une relation maternelle. « Elles savent que nous sommes au courant qu'elles michetonnent et nous sommes repérés comme des refuges en cas de pépin. C'est là qu'elles viennent se planquer, demander de l'aide, car elles savent qu'on ne les questionnera pas », assure, de son côté, la directrice de l'Apcis, pour qui il est impossible de travailler de front avec ces jeunes filles.

Face aux pathologies du lien, la réponse se trouve d'abord dans la présence, dans la solidité de la relation. Cela suppose un gros investissement de la part des professionnels. « Les enfants à problématique abandonnique testent sans arrêt la

<sup>5</sup> La parabole du trampoline – Pierre Larcher - Revue Quart Monde n°184, 2002

qualité du lien, la relation à l'autre..., il faut tenir », souligne Aldric Zemmouri. De fait, « le risque majeur, c'est l'usure », affirme Zorica Kovacevic. Et d'illustrer

: « On se donne à fond pour une gamine, on remue ciel et terre, on trouve la solution miracle en mobilisant tous ses réseaux... et le jour J, elle ne vient pas et met tout en échec. » Cet engagement suppose d'accepter de sortir du cadre professionnel habituel, d'être réactif et donc très disponible. Cependant vient le temps où « il faut réussir à repositionner la relation pour ne pas s'épuiser. De plus, on risque de passer à côté de la réponse éducative car, autrement, c'est un puits sans fond », reprend Aldric Zemmouri. L'analyse de pratiques, la supervision, peuvent apporter une aide considérable et éviter la mise en danger des professionnels comme des mineures. De surcroît, en cas de problème, cela peut retomber sur la structure et, dans l'associatif, observe Zorica Kovacevic, « il n'y a pas de parachute, pas de protection de l'institution ».

## Faciliter la verbalisation

Prendre « de front » ces jeunes filles, expose à rencontrer leur résistance à reconnaître les dangers auxquels elles s'exposent et le caractère problématique de leur conduite ainsi qu'à risquer de perdre tout contact avec elles. D'où la mise en place de dispositifs de médiation voués à créer des espaces où aborder le corps et la sexualité.

Le manque d'estime de soi étant un trait commun aux jeunes filles dans le michetonnage et autres conduites à risques, plusieurs associations développent des projets pour les aider à mieux se sentir dans leur peau. L'art est ainsi appelé à la rescousse dans le dispositif Passerelle de Rues et Cités, à Montreuil. Ce lieu d'accueil qui ne reçoit que des filles, et souvent « très cassées » selon la coordinatrice Katia Baudry, recourt ainsi à une artiste plasticienne et à une chorégraphe. « À travers l'art, elles retravaillent l'estime de soi, la confiance en soi, mais aussi le corps, l'image qu'elles renvoient aux autres car celle-ci est souvent éloignée de ce qu'elles imaginent », développe-t-elle. À Clichy-sous-Bois, c'est via un atelier de création de bijoux qu'une éducatrice travaille avec des filles de 12 à 21 ans sur l'estime de soi, la connaissance de soi, la féminité. « Cette activité qui a lieu chaque vendredi, jour choisi notamment car il marque la fin de la semaine et précède le week-end en famille, est un véritable sas. On y parle beaucoup des relations avec les garçons, de son corps... », précise Anne Savarit, psychologue, responsable de la Maison des adolescents et du PAEJ de la ville. Enfin, au PAJ de Saint-Denis, l'accès au culturel est une dimension très présente. « Nous estimons que ces filles peuvent se réparer sans être figées dans un symptôme, le "t'es une pute", et, plutôt, exister en tant que danseuse ou chanteuse », explique Bénédicte d'Eau, psychologue clinicienne. Il s'agit aussi de transmettre l'idée que « la jeune fille a le droit de faire mouvoir son corps dans une intention culturelle », poursuit-elle, soulignant l'intérêt alors de pouvoir accéder à des dispositifs ouverts, non centrés sur la problématique spécifique de ces jeunes.

## B) Lever les résistances des professionnels

### Dépasser les blocages face à la sexualité

Aborder clairement le michetonnage se révèle également malaisé pour les professionnels. « On a affaire là à du sexuel, et dans des zones qui font peur, qui dérangent », observe Anne Savarit. Pour traiter les questions d'ordre sexuel, ces derniers se révèlent ainsi parfois très démunis. « On ressent leur isolement quand ils sont confrontés à cela et, malgré un début de prise de conscience, on constate un grand évitement du sujet », remarque Aldric Zemmouri. Même le Planning familial, longtemps considéré comme la référence en matière de militantisme sur les questions de sexualité ne se sent plus toujours compétent pour le faire. « Quand on leur a demandé d'intervenir auprès de jeunes garçons sur ce thème, ils nous ont dit qu'ils n'en étaient pas capables. Ils ne savent en fait le faire qu'avec des préservatifs, du médical... Le sexuel est devenu une affaire d'outils et non plus une histoire d'êtres humains, d'amour, de lien », se désole Bénédicte D'Eau. Une tolérance malsaine s'est également imposée peu à peu. « Nous sommes confrontés à une absence de réponse face à des situations qui, il y a cinq ans, auraient fait immédiatement réagir la protection de l'enfance », déplore Anne Savarit. « Quand on a commencé à raconter qu'on avait des gamines qui couchaient avec des hommes de 30 à 50 ans et qu'il y avait des échanges matériels et financiers, on a parfois entendu des professionnels nous objecter leur "majorité sexuelle", voire que peut-être "elles aimaient ça"... », complète Liliana Gil.

L'essor des nouvelles technologies de la communication et autres réseaux sociaux, en particulier, a été si rapide que la société semble avoir du mal à s'adapter. De fait, « *nous aussi, travailleurs sociaux, sommes dépassés par cette situation, estime Florent Freneuil, psychologue à la Crip de Seine-Saint-Denis. Il faut éduquer les professionnels à ce qui se passe réellement* ». Un besoin pris en compte à Étap'Ado, qui reçoit à Pantin plus de 70 % de filles. Devant le constat des difficultés des éducateurs à se pencher sur ces questions, l'association « Stop aux violences sexuelles » a été sollicitée pour former l'équipe (sur 2 fois 2 jours). « *L'objectif est que notre structure puisse offrir un accueil, une écoute et une orientation de qualité sur tout ce qui gravite autour de la sexualité, pas seulement du michetonnage* », précise Bénédicte Rondel, chef de service d'Étap'Ado.

## Développer les partenariats

Une autre difficulté se trouve dans le manque de coordination entre professionnels. « *C'est : toi, tu fais du social, ne touche pas à ça, toi de la santé, de la justice, etc. C'est redoutable. Il faut pouvoir savoir qu'à un moment, un autre levier peut être actionné dans certaines situations. L'important, c'est de connaître qui a l'accroche et de travailler vraiment ensemble* », estime Aldric Zemmouri. Une approche que parvient à mettre en œuvre Étap'Ado, notamment avec l'ASE, certains services d'AEMO, des assistantes sociales scolaires, des psys... « *C'est : nous, on en est là, mais ça, ça ne marche pas, peut-être que vous pourriez prendre le relais, etc. Par exemple, nous allons garder la médiation, mais les entretiens seront faits ailleurs ; ou alors nous nous occupons du gamin et le partenaire va s'occuper des parents jusqu'au moment où l'on pourra réunir tout le monde...* », décrit Bénédicte Rondel. De tels échanges permettent d'accroître les compétences de tous les professionnels et les protègent de l'épuisement.

Il convient cependant de veiller à bien maintenir l'enfant au centre et de travailler avec son accord. À Saint-Denis, une démarche semblable est en cours. « *Nous essayons de voir à quel moment chacun peut intervenir, car nous sentons bien que les temporalités sont différentes, voire comment agir ensemble sous forme de collectif à des moments clés* », détaille Bénédicte D'Eau, qui souhaite notamment voir les mineures rencontrer des intervenants extérieurs, intégrer des groupes constitués de filles différentes et fréquenter d'autres lieux. Ces partenariats sont des pré-requis pour permettre aux équipes de mieux prévenir les ruptures, en particulier dans les foyers.

### La consultation « Consult' sexe » de Charonne

Affichant la volonté d'intervenir sur les situations de michetonnage et de conduites « pré-prostitutionnelles », l'association Charonne entend tester un dispositif en direction des professionnels et des jeunes : « la Consult' sexe », explique Aldric Zemmouri, psychologue chargé de projets sur le pôle prostitution.

L'objectif est d'abord de recevoir des professionnels prêts à évoquer ce qu'ils vivent et ce qu'ils observent sur le terrain, « pour les aider à prendre du recul par rapport à ces situations », mais aussi « les aider à repenser le maillage territorial et la dynamique partenariale sur ces questions » développe-t-il. Par ailleurs, constatant un manque de formations chez les professionnels sur les situations de sexualités précoces et la prostitution juvénile, l'association propose des formations de sensibilisation afin de travailler ses représentations, se remettre à jour sur les questions de sexualité, et de s'interroger sur le sens de ces conduites pour le jeune et les messages de préventions qui sont le plus adaptés pour limiter les risques...

## C) Travailler avec les familles, les filles... et les garçons

### Avec les familles

Outre nuire aux jeunes victimes qui adoptent des conduites à risques, le michetonnage cause du tort à tout l'entourage de la jeune fille. « *Cela détruit tout autour d'elles, dans la fratrie, la famille. Je ne connais pas une famille qui ne se soit pas enfoncée à cause du michetonnage de la gamine. Toute l'énergie est parfois consacrée à courir après elle et cela peut aggraver une situation sociale précaire* », assure Zorica Kovacevic<sup>6</sup>.

Accompagner les parents est nécessaire pour les épauler ou leur faire prendre conscience de la situation. À l'Île-Saint-Denis, des filles de 13 ou 14 ans michetonnent en effet en groupe, hors du quartier, en particulier à Paris, sans que les parents ne s'en alarment. « *J'en vois régulièrement une sortir le soir vulgairement maquillée. Elle dit qu'elle va à la boulangerie. Comment sa mère, qui est très sévère et ne travaille pas, ne le voit pas ? J'ai l'impression que des mamans sont au courant mais qu'elles font la politique de l'autruche* », soupçonne Hayat Amoura. Parmi les explications : le déni, la non-assimilation de ces faits à de la prostitution...

Se pencher sur l'histoire familiale se révèle une nécessité pour aider ces jeunes filles à sortir de ces comportements qui leur font du mal. « *Quand on gratte un peu de ce côté, on voit souvent que c'est Hiroshima, Beyrouth, Sarajevo !* », lance Zorica Kovacevic. Dans beaucoup de familles, il existe tout d'abord de la violence conjugale : coups, viols... Mais aussi parfois, le trauma remonte à la génération précédente et il est bon d'adopter une vision transgénérationnelle. « *Souvent, les conduites sexuelles à risques de ces gamines trouvent des racines dans un terrain bien plus ancien. Le trauma crée des trous de parole, des absences d'articulation, des impossibilités entre les générations sans que l'on puisse nommer le pourquoi de la chose* », explique Anne Savarit, qui recommande de travailler avec les parents. Une démarche qui n'a cependant rien d'évident car, selon l'état de la famille, cela peut mettre la jeune fille en danger. La thérapeute familiale conseille alors de le faire indirectement, avec cette dernière. Autre angle d'attaque : développer la notion de droit. « *Il y a un déficit de droit chez ces jeunes. Or si l'on ne connaît pas ses droits, on ne connaît pas non plus ses libertés* », affirme Florent Freneuil. Cet axe permet d'aborder les concepts de contrainte, d'abus, de soumission, de limites... Rappeler que ce droit découle d'un choix de société et qu'il peut protéger permet aussi de définir la personne en tant que sujet. « *Cela peut l'aider à se réapproprier son histoire et celle de sa famille. Souvent, le droit a été bafoué sur plusieurs générations et cela devient une culture de non-droit dans la famille, de non-sujet. On ne sait plus qui on est, on se définit par rapport à des règles intrafamiliales, lesquelles supplantent le droit* », analyse le psychologue.

### Avec les filles... et les garçons

En matière de prévention, travailler la question des rapports filles-garçons, de la domination de genre — même si des garçons sont, eux aussi, dans de telles conduites —, semble une piste à suivre. Cela peut passer par la mise en place de séances de théâtre-forum. Ce fut le cas à l'association Léa, dont l'antenne de Montreuil reçoit des jeunes de 16 à 25 ans, en majorité des garçons. « *Dans l'espace, on les entendait parler de filles dans ces pratiques. On a abordé le sujet de façon informelle, puis on a mis en place un théâtre-forum sur ce thème. Une jeune fille s'est avérée avoir dépassé le michetonnage et avoir versé dans la prostitution* », se souvient Maïmouna Diop, directrice de Léa. « *Plutôt que d'en informer sa mère, j'ai préféré continuer à évoquer le sujet dans l'espace pour sensibiliser la mineure et faire de la prévention* », rapporte-t-elle. Une rencontre mensuelle a aussi été instaurée pour discuter, en collectif, des relations filles-garçons, d'amour, de sexualité, du corps...

Mais les relations filles-filles méritent aussi d'être travaillées. « *Beaucoup de filles entraînent leurs copines, leur dressent des guet-apens*, souligne Katia Baudry, coordinatrice à l'association de prévention spécialisée Rues et Cités. *On n'imagine pas qu'une fille peut en attirer une autre dans ce genre de pratique, or elles-mêmes disent que c'est entre elles qu'elles se font le plus de mal.* »

---

<sup>6</sup> Sur les effets sur la famille, lire « Rosamonde a disparu », pièce de théâtre écrite par Nathanaëlle Viaux, qui a été éducatrice à l'ADSEA 93 et qui travaille aujourd'hui à l'APCIS à Stains. Sa pièce a reçu le prix Beaumarchais de la SACD en 2014.



# MISSION MÉTROPOLITAINE DE PRÉVENTION DES CONDUITES À RISQUES

## Mail

[centreprév@cg93.fr](mailto:centreprév@cg93.fr)  
[laurence.fallait@paris.fr](mailto:laurence.fallait@paris.fr)

## Téléphone

01 71 29 26 91

## Adresse

41, rue Delizy, Pantin - Bâtiment A - 5e étage  
Accès métro 5 - Eglise de Pantin ou RER E Pantin  
Bus 249 ou 151, arrêt Delizy ou Louis Nadot